

God save the queen

Ai-je bien fait d'acheter le journal ce vendredi matin ?

Quand j'ai lu l'annonce « Vieille dame intrépide, téméraire, cherche compagnon ou compagne de voyage pour prendre le large. Contactez le 06-60-66-99-09 », j'ai sauté sur l'occasion.

Après tout, qu'ai-je à perdre ? Ai-je bien fait de décrocher mon téléphone ? Je ne sais pas. Une drôle de voix a résonné à mon oreille : « Rendez-vous demain samedi à 20 heures sur le port face au voilier La Bérézina. Soyez à l'heure. Ne posez pas de questions. »

Me voici, sur le quai, face à l'horizon, à attendre la venue de cette « vieille dame intrépide ».

Il va sans dire que pas une seconde, je ne crois à cette histoire de vieille dame, cela semble bien trop suranné, genre romans d'Agatha Christie. Je crois à une farce, à un plaisantin et en réalité, je ne m'attends pas à ce que quelqu'un fasse irruption, plutôt qu'il reste bien caché hurlant de rire en constatant que sa plaisanterie grossière a fonctionné.

J'en suis là de mes réflexions, si désœuvré dans ma vie actuelle que je ne m'impatiente même pas. J'ai le nez au vent, j'attends l'aventure si elle veut bien se présenter. Intrigué je le suis un peu et le nom du navire n'est pas fait pour diminuer le suspense. La Bérézina, aurais-je dû voir là un signe ? Oui, j'en avais vu un : c'est que le nom du bateau collait parfaitement à ce qu'était devenue ma vie. D'ailleurs en y repensant, plus que la vieille dame, c'est le nom du navire qui m'avait poussé à répondre.

Perdu dans mes pensées, je ne vois pas cette dame tout de rose vêtue, chapeauté, bref d'une élégance discutable, qui s'avance vers moi. Et pourtant, j'ai immédiatement un flash, il me semble voir devant moi la reine d'Angleterre : ce sont ses couleurs, son port de tête et puis quoi de mieux que de rester soi-même pour tromper son monde. Nul n'imaginerait que la reine d'Angleterre pouvait se trouver sur un quai portuaire, seule, sans surveillance.

Elle me tape sur l'épaule avec autorité, me demandant de prendre son bras (elle m'avait reconnu immédiatement, car nous avions convenu que j'aurais à la main, le journal dans lequel elle avait passé son annonce).

Dans un premier temps, elle ne dit pas un mot mais m'entraîne avec vaillance sur la passerelle et lorsqu'elle tend nos billets à l'embarquement, un steward arrive et nous conduit dans la partie la plus luxueuse du bateau où elle nous a réservé deux suites.

Tout s'est déroulé si vite que je n'ai pas eu le temps de réaliser ce qui m'arrive mais la situation ne me semble pas désagréable, encore moins quand le steward me sert une coupe de champagne accompagnée de toasts au caviar.

Si ce n'est pas la reine d'Angleterre que j'accompagne, ce doit être une de ses cousines !

Trop content de cette parenthèse dans ma vie, ignorant la destination de La Berezina ainsi que l'identité de la vieille dame, je décide de profiter de ce qui m'arrive. J'ai souvent été inconséquent dans ma vie et cela ne m'a pas toujours porté chance, j'aurais dû m'en souvenir, mais il était déjà trop tard, les sirènes du bateau retentissaient annonçant qu'il quittait le quai.

Pendant 24 heures, elle ne sortit pas de sa cabine, se faisant livrer ses repas et diverses demandes qui me semblaient assez exigeantes. J'en profitais, quant à moi, pour découvrir un monde de luxe et de frivolités auquel je n'avais jamais eu accès : je dégustai force cocktails, alcools somptueux et me délectai de mets extravagants. C'était donc ça la vie des gens riches ! J'en avais presque oublié mon rôle d'accompagnateur de vieille dame.

Le second jour, elle me fit venir dans sa cabine et, malgré ma mine ébahie lorsqu'elle prononça ses premières paroles, elle ne s'arrêta plus de parler. Son accent, reconnaissable entre mille, entendu sur tous les médias depuis plusieurs décennies n'aurait trompé personne, même si elle avait pris soin, en vieille dame indigne, de revêtir un jean ridicule et un corsage rose pâle. A ses pieds des baskets démodées achevaient le tableau. Oui je ne pouvais plus en douter, c'était bien la reine d'Angleterre déguisée en pseudo féministe. Elle me raconta alors qu'elle avait réussi à fausser compagnie à ses gardes, prétextant une quelconque visite personnelle, ce qui expliquait qu'elle m'était apparue en tenue de reine, et qu'elle était bien décidée à ne pas rentrer à Buckingham avant quelques semaines. Elle en avait assez du protocole, des visites inaugurales, des bonnes œuvres et surtout, par-dessus tout, elle en avait assez de sa famille, elle voulait un break, elle n'en avait pas eu depuis un demi-siècle.

Elle en avait assez de Philippe, qui devenait gâteux et avait toujours été méchant et jaloux ; assez de Charles et de ses femmes ; assez de tous ces scandales dont elle faisait mine de s'horrorifier mais qui la laissaient indifférente ; assez des reproches qu'elle avait dû endurer suite à la mort de cette cruche de Diana ; assez de devoir jouer encore et encore les grands-mères, arrière-grands-mères, ça n'en finirait donc jamais.

Aussi, à quelques années de sa mort – elle se doutait bien qu'elle ne vivrait pas encore cent ans -, elle avait décidé de profiter de la vie, et comme rien dans le protocole ne prévoyait la

possibilité d'une escapade toute en discrétion, sans gardes du corps ou journalistes, elle avait pensé à la petite annonce. Et voici quel était son programme : je serais son homme de compagnie, car elle se sentait un peu fatiguée pour voyager seule, je l'accompagnerais durant ces quelques semaines, tout d'abord sur ce bateau car elle prévoyait d'aller jusqu'à Bergen puis voulait s'offrir une balade vers le Grand Nord.

Tellement stupéfait, je ne réalisai pas, dans un premier temps, les conséquences de ce rôle qu'elle me faisait jouer. Je crois que je me disais, au fond de moi, bof c'est la reine d'Angleterre, elle a bien le droit de fausser compagnie à tout le monde si elle en a envie.

Elle me demanda de l'appeler Babeth et de n'user d'aucune manière avec elle. Cela faisait partie de son break, vivre comme une personne normale – normale, me dis-je, mais normale supérieure, à en juger par notre train de vie sur ce bateau. En personne très intelligente qu'elle était, elle avait pris soin à ce que le bateau ne fasse escale dans aucune ville de Grande-Bretagne, il ne fallait quand même pas tenter le diable.

La première ville où nous accostâmes, après deux jours de navigation au départ de Calais, fut Stavanger en Norvège. Il y faisait un froid hivernal mais elle insista pour sortir, elle n'avait pas quitté l'enfermement de Buckingham pour rester cloîtrée dans une cabine. Elle prit mon bras et nous commençâmes notre visite de la vieille ville. La reine était comme une petite fille, tout juste si elle ne sautillait pas à mes côtés. Elle insista pour acheter des babioles ridicules et sans valeur, voulut prendre un thé dans un bar à marins qui ne servait que de la bière et insista pour aller s'encanailler dans les rues les moins fréquentables de la ville. Moi j'obéissais et au fond de moi, je m'amusais et j'avais presque le sentiment de faire une bonne action. Après quelques heures passées à se promener, Babeth commença à montrer des signes de fatigue et me demanda de la ramener au bateau. C'est alors que, passant devant un kiosque à journaux, et bien que ne comprenant pas le norvégien, je vis qu'Elisabeth II faisait la couverture de tous les quotidiens et il n'était pas difficile d'imaginer les titres « La reine d'Angleterre a disparu », « On a enlevé la reine d'Angleterre », etc... Elle, faisant d'abord mine de ne rien voir, m'exhorta à ne pas m'inquiéter, disant que tout cela était normal et ne portait pas à conséquence.

Après l'avoir installée dans sa cabine, je me précipitai sur ma tablette à la recherche d'informations dans une langue que je pouvais comprendre. Et là, mon sang ne fit qu'un tour en constatant l'ampleur qu'avait pris l'événement. Toutes les polices d'Europe étaient mobilisées, les gardes qui avaient eu la légèreté de la laisser partir seule étaient en garde à vue et risquaient jusqu'à 20 ans de prison et le monde entier était en émoi – on y tenait à la vieille dame. Des vidéos montraient Charles, larmoyant hypocritement devant cette disparition qui

signifiait qu'il allait enfin peut-être pouvoir accéder au trône ; ses petits-enfants envoyaient des messages à fendre le cœur, de manière à attendrir le possible kidnappeur et de nombreux Anglais interviewés dans les rues de Londres pleuraient sans pudeur devant les caméras.

Ma première réaction fut que je m'étais encore mis dans le pétrin, mais là un pétrin gigantesque, le pétrin des pétrins, celui dont je ne ressortirai sans doute pas indemne, et peut-être que je n'en ressortirai pas du tout.

Je me dis qu'il n'allait pas falloir bien longtemps avant que la nouvelle ne se répande sur le bateau. Le mieux aurait été d'appeler immédiatement la police, de raconter toute l'histoire, de montrer l'annonce, j'aurais sans doute été un peu inquiet mais je m'en serais probablement sorti assez honorablement et peut-être même que je serais devenu célèbre.

Mais la peur était sans doute moins grande que l'envie d'aventure et puis je m'étais déjà attaché à cette vieille reine qui, toute sa vie, n'avait eu que des devoirs, et à qui je pouvais apporter un peu de liberté. J'allai immédiatement dans sa cabine, l'informant de ce que je venais de lire et lui faisant part de mes craintes car il était facile de l'identifier dans un lieu aussi clos, d'autant que les gardes avaient déjà dû signaler l'endroit où ils l'avaient déposée, pas très loin du port. Je lui proposai donc une folie : descendre du bateau à la prochaine escale - c'était Hellesylt -, et de là louer une voiture et continuer vers le Grand Nord en toute discrétion. Mais ce que j'ignorais c'est qu'Hellesylt était un village de six cents âmes, où aucun loueur de voitures n'existait, à peine réussîmes-nous à trouver une petite auberge pour la nuit. La reine exultait, elle n'aurait pu rêver plus belle aventure, à tel point que l'auberge n'ayant pu nous proposer qu'une seule chambre, elle m'invita, en toute simplicité et sans ambiguïté, à partager son lit. Qui allait me croire si un jour je racontais que j'avais passé une nuit dans le même lit que la reine d'Angleterre à Hellesylt. Si la police ne m'avait pas encore arrêté, ce serait sans doute à l'hôpital psychiatrique que l'on me conduirait.

On dit que la nuit porte conseil mais en ce qui me concerne, ce matin-là, je manquais singulièrement d'idées. Qu'allais-je faire, perdu parmi les fjords, sans véhicule et en compagnie de la reine d'Angleterre. C'est elle qui proposa une solution. Un attelage de chiens de traîneau, elle en rêvait. Ça ferait bien l'affaire, n'est-ce pas, pour se rendre au pays du père Noël. C'est là que je pris conscience, pour la première fois depuis notre départ, qu'elle n'avait peut-être plus toute sa tête : d'une part, il n'y avait pas encore de neige et où croyait-elle que l'on trouverait un tel attelage ? Elle n'avait certes pas eu l'habitude, dans sa vie, de régler les problèmes matériels mais là, elle divaguait.

Je sentis alors la panique me saisir. J'étais dans une impasse. Comme d'habitude, mon désir de bien faire m'avait entraîné trop loin, jusqu'à un point de non-retour.

C'est alors que se firent entendre des sirènes de police, plus que je n'en avais jamais entendu dans toute ma vie, me sembla-t-il. C'était donc là qu'allait prendre fin le petit voyage innocent de la reine. Je n'avais pas assuré, une fois de plus, j'étais un loser et la reine n'avait pas tiré le bon numéro.

On m'attrapa, me menotta, encadré par des dizaines d'hommes armés jusqu'aux dents comme si j'étais l'individu le plus recherché de la terre – ce que j'étais d'ailleurs, après Elisabeth II. Elle passa devant moi, ne semblant même pas me reconnaître, alors que seul un mot de sa part aurait pu me tirer de la situation où elle m'avait entraîné. Je l'avais fait descendre de La Berezina, mais pour moi c'était bien la bérézina qui commençait.